

L'INFINI AUJOURD'HUI¹

EDGAR MORIN



Je pense que notre siècle est, entre autres, un siècle de découvertes de multiples limites dans les possibilités de la connaissance humaine et, dans ce sens, il nous apporte la disparition de ce qu'on peut appeler un "mauvais" infini et la réapparition d'un "bon" infini. Et puis je viendrai à un aspect singulier, subjectivement vécu de l'expérience de l'infini. Et essayerai de voir si mon exemple singulier peut se raccorder au problème général.

Tout d'abord je crois donc que notre siècle est celui de la découverte des limites cognitives de l'esprit humain. Et cela au moment où l'infini était devenu persuasif et s'était répandu dans tous les domaines. Il y avait le progrès infini annoncé par Condorcet, il y avait le développement à l'infini des techniques, le progrès à l'infini de la connaissance humaine, il y avait en quelque sorte -disons- une ouverture sans terme assignable à tout ce qui était entreprise ou pensée humaine.

Or, voici qu'apparaissent, au début du vingtième siècle, les limites de la connaissance expérimentale, dans le sens où les incertitudes d'Heisenberg (et là-dessus mes amis physiciens pourront donner des visions plus sérieuses) nous indiquent l'impossibilité

¹ Ce texte a fait l'objet d'un chapitre du livre : « *La dimensione dell'infinito* », publié en 1989 par l'Istituto italiano di Culture di Paris.

d'aller au-delà d'une inévitable imprécision de la connaissance puisque la lumière, faite de photons perturbe les particules qui sont nécessairement observées à l'aide de la lumière.

En même temps qu'à ces limites empiriques, apparaissent des limites –je dirai- logiques ; aussi la microphysique n'a pas pu dépasser la contradiction d'une particule qui se comporte tantôt comme onde, tantôt comme corpuscule ; on arrive également à une contradiction quand on essaie de concevoir l'origine de l'univers où le temps surgit du non-temps, la matière de la non-matière, l'espace du non-espace. Donc on arrive à des difficultés épistémologiques. D'autres difficultés épistémologiques sont apparues au coeur de la logique la plus formalisée après que Gödel ait formulé, dans les années trente, son théorème d'indécidabilité qui nous montre qu'un système formalisé complexe comporte une proposition qui n'est pas décidable et qui rend le système indécidable. Si l'on donne un sens généralisé à ce théorème, on découvre que ce qui apparaissait comme l'instrument infaillible de l'esprit humain, la logique déductive comporte une limite interne.

Et puis se pose aussi en notre siècle le problème des limites de la rationalité. La rationalité, c'est quoi ? C'est l'application du raisonnement logique, d'un système d'idées cohérent sur le réel. Et nous nous rendons compte que dans la réalité il y a une part d'irrationnalisable. Certes, quand on considère par exemple le théorème de Gödel ou la logique sémantique de Tarski qui nous dit qu'aucun système ne peut s'expliquer exhaustivement lui-même, l'un et l'autre nous ouvrent un dépassement : il est possible de concevoir un métasystème, lequel, lui, puisse permettre de traiter ce système comme objet. Seulement nous savons que ce métasystème lui-même a besoin d'un métasystème pour être expliqué ou traité complètement. Et de méta en méta, il n'y a pas de terme définitif, de niveau d'explication supérieur absolu.

Nous arrivons ici à l'idée que la réflexivité à l'infini se dissout d'elle-même. Vous renvoyez votre image dans un miroir et vous voyez ce reflet du miroir répercuté, répercuté à l'infini, et au lieu d'avoir une vision de plus en plus profonde de cette réflexivité, au sens optique du terme, vous arrivez à un jeu d'illusion et vous êtes perdu. Il en est de même

pour la réflexivité au sens mental. Vous dites : "Je pense", ce qui veut dire je pense que je pense. Mais si vous voulez comprendre réflexivement : "je pense que je pense", vous arrivez à un "je pense que je pense que je pense que je pense, etc." Ainsi, c'est en elle-même que la réflexivité à l'infini trouve ses limites.

Nous sommes également en ce temps où la cosmologie moderne nous montre nos limites physico-bio-anthropologiques. Nous sommes dans un univers dont le soleil est né et finira. Vous me direz encore quatre milliards d'années peut-être, c'est peut-être beaucoup pour nous, mais ce n'est rien à l'échelle de l'univers connu. Nous avons changé d'univers. L'univers laplacien du XIX^e siècle avait pour lui une infinitude temporelle ; il était perpétuel, il était éternel, c'était une machine parfaite qui, peut-être partiellement finie, était infini dans le temps. Né depuis toujours, il continuerait pour toujours. Ensuite vous avez eu un espace-temps einsteinien, lui-même indéfini donc infini. Or, aujourd'hui nous avons un univers dont on ne sait pas s'il va vers l'indéfini ou l'infini, mais qui porte en lui la finitude de tout ce qu'y naît.

Effectivement, nous sommes dans un univers où non seulement l'astre dont nous dépendons est fini, donc notre terre, mais où nous envisageons nécessairement la finitude de l'humanité. Même sans aller jusqu'à cette fin qui peut arriver dans quelques milliards d'années, nous avons reçu les avertissements de limites que nous a apporté la connaissance écologique. La connaissance écologique nous indique les limites de la croissance. Peut-être on ne l'a pas atteinte cette limite, mais vient un moment irréversible où l'excès d'industrialisation, de destruction de l'écosystème aboutit à un effet suicidaire ou désastreux.

Il y a ainsi les limites du progrès à l'infini. Nous pouvons acquérir la conscience que tout progrès dans un certain domaine provoque des régressions dans un autre, et que parfois même si les régressions qu'il provoque peuvent être considérées comme des sous-produits à vidanger, on peut arriver à un seuil qu'on voit malheureusement toujours trop tard, où le sous-produit devient le produit principal, c'est-à-dire où les nuisances, les mal-

être, les incommodités, les perturbations psychiques et morales issus par exemple d'une vie urbaine, bureaucratisée, technicisée, deviennent peut-être plus importantes que tous les mieux-être apportés par ailleurs; autrement dit, l'idée du progrès infini ou indéfini est profondément mise en question aujourd'hui.

J'estime que cette prise de conscience est extrêmement salutaire car elle correspond à la perte de pseudo ou de faux infinis. Dans cette perte-là, dans les découvertes des finitudes et des limites de notre connaissance, limites que du reste nous sommes incapables d'assigner de façon précise apparaît quelque chose que ni nos actions ni nos connaissances ne peuvent affronter. Ces limites de la connaissance signifient que le réel dans sa totalité, dans sa profondeur ou dans son mystère ne peut pas être totalement ni même principalement épuisé par nos moyens de connaissances ; il y a un au-delà. Malheureusement, ou heureusement, je ne sais pas, cet au-delà est inconcevable. Parce que si il existe, effectivement sous notre univers, en dehors de notre univers, lié à notre univers d'une façon mystérieuse un je ne sais quoi qui est au-delà ou en-deça du temps et de l'espace alors ce je ne sais pas quoi est hors de notre connaissance.

La connaissance a besoin de séparations. L'espace et le temps, c'est ce qui sépare. Le temps nous sépare de nous-mêmes. L'espace sépare les objets les uns des autres. Ce qui est non séparé ou non séparable est inconcevable. La connaissance non séparée est la connaissance mystique. Cette connaissance mystique s'accomplit en se détruisant, c'est-à-dire en perdant son pouvoir de désignation des objets et de communication à autrui. Si vous avez une extase, elle est ineffable, vous la vivez, vous ne pouvez plus la communiquer. Et vous ne pouvez plus la penser puisque justement elle échappe au concept. Donc, notre connaissance telle qu'elle s'exprime à travers les mots, les notions, le langage est finie et limitée. Mais ces systèmes limités ne sont pas entièrement clos puisqu'ils comportent une brèche, une brèche d'incertitude.

Il y a une incertitude pour savoir jusqu'où peut aller la croissance, jusqu'où peut aller l'humanité. Une incertitude pour savoir jusqu'où peut aller la connaissance. Autrement dit, la brèche ouverte sur les au-delà est en même temps une fenêtre sur l'au-delà et il y a une zone de pénombre avant d'arriver à l'inconcevable et l'indicible. Le nouvel infini, c'est l'au-delà de la frontière ; et, comme il est inconcevable, il peut nous apparaître indifféremment comme le vide infini ou le plein infini. C'est une notion qui n'est absolument pas spatiale, ni temporelle puisque justement elle échappe à l'espace ou au temps ; le nouvel infini s'oppose à la finitude mais en même temps paradoxalement la suppose.

Nous sommes dans un univers de phénomènes situés dans l'espace et le temps et cet univers de phénomènes où nous avons nos vies, nos subjectivités, nos souffrances, nos malheurs, nos amours, nos peurs, nos rires, etc. eh bien effectivement il est fini ; mais il suppose d'une façon mystérieuse cette sorte d'infini, indéfini, c'est-à-dire du non séparé, du non déterminé, du non objectivable. La définition de cet infini est purement négative, comme dans la théologie négative où on reconnaît l'impossibilité de donner à Dieu des attributs quels qu'ils soient. Voilà le problème tel que je le vois. Nous avons perdu un infini, ouvert à notre action, ouvert à notre pensée et nous devons reconnaître notre finitude dans tous les domaines. Mais nous devons aussi reconnaître un autre infini, celui des au-delà qui échappe à nos concepts et à notre intelligence.

Maintenant, je vais parler de quelque chose de tout à fait différent, et même avec un peu de gêne parce que cela met en question ma subjectivité : je veux dire de deux expériences de l'infini que j'ai eu personnellement: l'une avec bien d'autres, et l'autre assez solitaire. La première : vous savez qu'on peut considérer le communisme au vingtième siècle comme une religion de salut terrestre, avec une différence avec la religion chrétienne du salut qui est promis après la mort dans la résurrection.. Le salut terrestre du communisme était promis à l'humanité, aux hommes pris à la fois comme ensemble d'individus et à la fois comme réalité en elle-même. Le salut chrétien est une éternité dans la finitude individuelle, je crois. Il n'y a pas d'infini, je crois, sinon dans le temps ouvert de

l'éternité. or, une des variantes de l'expérience religieuse du communisme est bien exprimée dans un document extraordinaire, qui est le testament de Yoffé.

Yoffé était un vieux bolchevique, un compagnon de Lénine, qui s'est suicidé en 1927 et qui en se suicidant a fait un testament qui, bien entendu, n'a pas été publié dans la presse officielle de l'URSS mais qui a pu parvenir en France, notamment parce que Pierre Naville qui était en Russie à l'époque, a pu l'apporter en Occident où il a été publié. Et dans ce testament, Yoffé disait ceci (J'ai su par coeur ce testament mais je l'ai oublié) : *"Nous autres, non croyants, nous autres communistes (il parlait pour lui) nous avons un infini et cet infini c'est l'espèce humaine"*. Dans cette vision qui était un communisme métaphysique, je dirai, qui dépassait la religion de salut, si vous voulez, il voulait dire qu'il reprenait à son compte toute l'idée du progrès infini, des possibilités infinies du progrès humain : capacité de créer un monde nouveau, où les rapports seraient radicalement autres entre les êtres humains. Cela voulait dire la possibilité infinie. L'humanité en tant que possibilité infinie.

C'est cette croyance, cet aspect – parce qu'il y a eu d'autres aspects –, je dirai plus théologiques, plus dogmatiques du communisme et du marxisme – c'est cet aspect auquel, pour ma part, j'ai participé, c'est-à-dire voir la possibilité infinie dans l'humanité. Je crois que cette croyance-là, aujourd'hui, à mes yeux du moins, n'est plus possible par la découverte des limites dont je vous ai parlé. Je ne crois pas qu'il faille douter des possibilités de progrès et de développements ; je crois que cela est possible, improbable mais très possible et très souhaitable, mais ce type de foi dans le progrès infini, de croyance qui mettait l'infini sur la terre, que crois que cela n'est plus possible. Mais je l'ai vécue telle. Dans ce cas, j'ai vécu l'Infini.

La deuxième expérience – et je termine – est plus personnelle, plus singulière. J'avais dix ans et ma mère est morte, et j'étais enfant unique, et même j'étais le seul enfant qu'elle ait pu avoir, ce qui fait que j'étais particulièrement couvé, aimé par cette mère qui ne m'a jamais grondé ni rabroué, et avec les années qui se sont passées, elle a symbolisé, je dirai,

l'amour infini. Je n'avais aucun souvenir de rebuffades. Et les années passant, ses paroles, le son de sa voix, tout ceci se perdant dans ma mémoire (pas son visage puisque j'avais des photos qui régénéraient son image), ma mère est devenue comme un mythe océanique pour moi, le symbole de l'amour infini, dont je ne connaissais pas les limites.

Mais cet infini je le vivais justement parce que je l'avais perdu, c'est-à-dire que je pense que si ma mère était demeurée vivante, je l'aurais aimée, je n'y aurais pas mis ainsi l'infini. J'ai découvert, si vous voulez, l'infini dans la finitude et je crois que l'expérience de l'infini est liée à sa perte, c'est-à-dire à la finitude. Alors moi je ne sais pas très bien comment rejoindre les deux branches de mon exposé, la branche épistémique ou théorique de la découverte des limites, et l'autre, celle du vécu de l'expérience de l'infini dans la perte. Ce que je crois, c'est qu'on est dans une aporie, c'est-à-dire que le fini appelle l'infini. Evidemment, c'est notre finitude qui crée l'infini. Et je dirai que c'est la perte irrémédiable de l'infini auquel nous croyons, dans lequel nous aurions voulu entrer, participer, qui nous frappe. Mais, je le répète, l'infini réapparaît comme un en-deçà, comme un au-delà. Il est là, il est à en tout cas, comme nostalgie, comme appel, comme pressentiment et comme sentiment, au sein de notre fini.

ICONOGRAPHIE : Infinite. Source: Self-drawn using Inkscape and gedit, Wikimedia Commons, Author: MarianSigler, Permission: Public Domain.